

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 38

Artikel: Les cadets vaudois à Lausanne il y a 50 ans
Autor: Favrat, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211526>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 18 septembre 1915: Les Cadets vaudois à Lausanne il y a 50 ans (Louis Favrat). — Pour vous, Mesdames! — Une première descente en Italie (A suivre) (V. F.). — Lo premi pas. — Lausanne et les Lausannois il y a 120 ans. — Le vendredi.

Les Cadets vaudois à Lausanne il y a 50 ans.

Il y a eu 50 ans, mardi, que les Cadets vaudois furent, à Lausanne, leur première et unique revue générale. C'était le 14 septembre 1865. Ce fut une bien belle journée. Ceux qui y ont pris part, sous l'uniforme — il en est encore un certain nombre — comme ceux qui y ont assisté en simples spectateurs, en ont gardé un souvenir très vibrant et qui ne les quittera point.

A cette occasion, le *Conteur vaudois* avait publié un numéro spécial illustré, qui eut un grand succès, mais qui est aujourd'hui presque introuvable. Le texte en était signé: Louis Favrat, les dessins, à la plume: F. Bocion, le peintre du Léman. Tous deux étaient alors professeurs, l'un de français, le second de dessin, à l'École industrielle cantonale, à Lausanne. A eux seuls, ces deux noms expliquent le succès de ce numéro spécial.

Nous reproduisons ci-dessous, légèrement abrégé, le récit très vivant que fit de cette revue, Louis Favrat. Nous regrettons fort de ne pouvoir l'illustrer, comme alors, des dessins de M. Bocion, d'une touche si originale et si spirituelle. Ces derniers représentaient: *Le bois de Beaulieu*; *le tambour d'Aubonne*; *les sapeurs de Vevey*; *M. Joly, conseiller d'Etat*, prononçant son discours; à côté de lui, *Louis Ruchonnet*; *un pièce d'artillerie attelée*; *un incident sur les rangs*; *l'ambulance*.

Nous venons donc d'avoir aussi notre réunion cantonale des corps de cadets. C'était le 14 septembre, jour mémorable et dont notre jeunesse se souviendra.

Vers 9 heures du matin, Lausanne présentait une animation inusitée. On voyait nombre de gens se bécoter, fait assez remarquable pour que le chroniqueur en ait pris note. Il y avait un air de fête régnant sur cette foule compacte et impatiente qui se pressait aux abords de la gare. Et ce n'était pas une certaine foule qui était là: c'était celle des fêtes vraiment populaires et nationales, celle où se rencontrent tous les rangs, toutes les idées, tous les partis, parce que la même fibre a vibré dans tous les cœurs. Oui, la réunion des corps de cadets a été une fête pour tous; et n'eût-elle eu que les sympathies d'un énorme concours de spectateurs, sa cause était gagnée. Mais elle a eu davantage, elle a eu pour elle la bonne tenue, la discipline, l'habileté et la prestesse de ces futurs défenseurs de la patrie, la plupart en miniature et pourtant si sérieux et si crânes au défilé ou à la manœuvre.

Tous les corps de cadets du canton, au nombre de treize, ont assisté à la réunion; ce sont ceux de Yverdon, d'Orbe, de Bex, de Villeneuve, de Vevey, de Payerne, de Moudon, de Nyon, de Rolle, d'Aubonne et de Morges, plus les deux corps de Lausanne (collège cantonal et école moyenne indus-

trielle). En tout, un effectif d'environ huit cents hommes. La division d'artillerie comptait huit pièces de canon (deux de Vevey, deux de Moudon et quatre de Lausanne). Il y avait deux musiques, composées de cadets, celle de Vevey et celle de Lausanne.

L'arrivée

Mais reportons-nous au matin du 14 septembre, car nous voulons prendre au sérieux notre rôle de chroniqueur. A huit heures, les deux corps de Lausanne s'organisent et traversent la ville pour se rendre sur la place d'armes de Beaulieu, l'ordre du jour portant qu'ils doivent y attendre en parade l'arrivée des autres corps. Vers neuf heures et demie, ceux-ci se reforment, après s'être rafraîchis dans le jardin de l'hôtel des Alpes, et font successivement leur entrée en ville.

— Les voici! les voici! s'écrie-t-on de toutes parts. Voyez cette jeunesse. Admirez l'aplomb de ces officiers imberbes; la crânerie des uns, la tenue irréprochable des autres; le pas correct et ferme de la troupe; la bonne mine du petit tambour de Moudon, si mignon, si brave; et surtout le chic impayable du tapin d'Aubonne. Ah! mais quelle est cette dernière colonne, plus fortes que les précédentes, avec artillerie et musique... et deux jolis sapeurs, deux sapeurs à croquer... Ce sont les Veveysans... Tiens! tout le corps en gants blancs... En voilà de ficelés, par exemple... quelle nombreuse musique!... Vevey ne fait pas les choses à demi: son corps de cadet est complet et sent son comme il faut. Toute chose que la chronique n'invente pas et qu'elle a entendues.

Cependant la fête se concentre peu à peu à Beaulieu, où la foule devient énorme. La place de Beaulieu, outre que le site jouit d'une vue splendide, est admirablement disposée pour les fêtes en plein air.

L'exercice.

Tous les détachements arrivés, la revue commence par une inspection des divers corps, et continue par un exercice des corps séparés. Vous les voyez, l'un ici, l'autre là, s'exercer au feu et à la manœuvre. Tous exécutent les mouvements avec ensemble et quelques-uns avec une précision remarquable. Chacun admire tant de régularité. Nous avons entendu quelqu'un affirmer qu'on n'obtient pas davantage de la troupe, et que nos cadets ne sont pas inférieurs à la milice.

La bataille.

Après un repos de quelques minutes, le rappel a battu et les grandes manœuvres ont commencé. La petite armée s'est d'abord formée en colonne, par sections, avec ses huit canons, ses deux musiques et ses intrépides tambours; plus le tambour-major de Lausanne, très au fait du ra et du fla, et qui maniait sa canne avec une rare aisance pour un tambour-major aussi peu majeur. Puis la colonne s'est mise en bataille, sa gauche et sa droite appuyées par quatre pièces de canon, tandis qu'un bataillon d'inépuisables tirailleurs se portait en avant et engageait le combat. Alors la foule compacte qui dominait la scène a pu jouir du plus beau coup d'œil: le front de bataille, qui présentait une ligne passablement étendue et assez respectable, s'est enveloppé de fumée; et les feux de peloton ou de bataillon, joints à la fusillade des tirailleurs et aux détonations multipliées de l'artillerie, ont offert le spectacle le plus belliqueux.

Le défilé.

Après quelques marches et contremarches et un des feux les plus nourris que nous ayons jamais

entendu dans une revue, la petite armée s'est mise en colonne pour le défilé qui a dignement terminé la revue.

M. Joly, directeur de l'instruction publique et des cultes, a fait à cette vaillante jeunesse une allocution chaleureuse, dans laquelle il l'a félicitée des résultats obtenus, résultats qui ont dépassé l'attente générale. Il a ajouté que l'étude ne devait pas être négligée, parce que la patrie a besoin des forces intellectuelles, aussi bien que des forces physiques des citoyens. Ce discours, parfaitement approprié à la circonstance et plein de pensées généreuses a été religieusement écouté par la troupe et énergiquement acclamé.

La collation.

Cependant l'heure d'un repos et surtout d'un repos sérieux était venue. Les jeunes soldats étaient visiblement fatigués. L'ardeur du soleil y était pour quelque chose, mais cette fatigue s'explique mieux encore par le nombre d'heures durant lesquelles la plupart des corps avaient été sous les armes: quelques-uns d'entre eux étaient debout depuis trois ou quatre heures du matin. Le repas, pris sur l'herbette, ne pouvait manquer d'être fort pittoresque. Chaque homme avait reçu un petit pain de munition, une tranche de saucisson et un petit pâté. Mais... *horrible dictu...* la soif était ardente et les liquides... absents. Partout on entendait ce cri de détresse: A boire! à boire! Il y avait à boire, le commissaire des guerres y avait pourvu; mais le vin arrivait lentement et par bidons par trop mesurés, de sorte que c'était comme dans un grand incendie où l'on manque d'eau et où le peu qu'on en a ne fait qu'exciter les flammes.

Après le repas, parade en ville, selon l'ordre du jour et formation des faisceaux sur la place de Montbenon, d'où les corps sont repartis à l'heure des différents trains pour regagner leurs foyers. Les cadets de Moudon, venus en omnibus, sont repartis aussi le soir même; seul le corps de Payerne a reçu des billets de logement en ville.

Il nous reste à dire que M. le chef du Département militaire assistait aussi à la revue et que M. le lieutenant-colonel Melley a inspecté la troupe. Ajoutons que MM. les officiers ainsi que les instructeurs des différents corps ont largement contribué à la réussite de la fête et que des remerciements leurs sont dûs.

Par ci, par là.

Mais il y a encore le chapitre des faits divers. Nous glanerons, car il y aurait trop à dire. Avez-vous vu ce petit factionnaire chargé de faire évacuer les tables où l'on devait disposer les rations de la troupe? L'avez-vous vu charger à la bayonnette un gros monsieur qui s'était assis sur l'une d'elles et qui ne prenait pas au sérieux les trois sommations d'usage?

C'est je crois ce même petit factionnaire qui, vexé de n'être pas au feu, veut absolument brûler quelques amorces, et, en tirailleur acharné... tire ailleurs et pour sa propre satisfaction.

Et ce petit caporal en serre-file qui, le doigt levé et avec un geste expressif, menaçait le dernier homme de son peloton de le fourrer dedans pour douze heures au retour, était-il assez bon? Tant il est vrai que le sérieux appartient à tous les âges et que nos jeunes troupiers ne veulent pas être soldats pour rire.

Avez-vous l'ambulance? car il faut une ambulance à des soldats pour de bon. Mais rassurez-vous, l'artiste y a mis du sien: il n'y a eu qu'un

bleu, un ou deux doigts échaudés, et une baguette étourdie demeurée seule étendue sur le champ de bataille. On l'a relevée après l'affaire.

Tels sont les grands événements de la journée du 14 septembre 1865. Qu'ils passent à nos derniers neveux et que d'autres exploits viennent s'y ajouter !

Le chroniqueur :
LOUIS FAVRAT.

Entre diplomates. — Les diplomates sont sur les dents, en ce moment.

— A votre place, disait l'un d'eux à son confrère, j'aurais l'œil ; cet homme-là est très malin.

— Mais non, puisque vous vous en êtes aperçu.

POUR VOUS, MESDAMES !

VOULEZ-VOUS savoir l'origine d'un des bijoux dont vous aimez le mieux vous parer ? Cette connaissance n'enlèvera rien à son prix, au contraire. Il s'agit de la bague.

De tous les bijoux, la bague a l'origine la plus ancienne. Primitivement on l'appelait anneau ; on le portait au doigt dit annulaire, mais la coquetterie augmentant en même temps que la civilisation, on ne tarda pas à porter des bagues à tous les doigts. On entourait même d'anneaux les doigts de pied, de même que plus tard on mettait des bracelets au bas des jambes. Il est vrai qu'à cette époque, on portait des sandales. Le pied laissé à découvert permettait ce genre d'ornement. L'anneau de mariage était aussi en usage dans l'antiquité. A Rome, dès qu'un mariage était décidé, le fiancé passait au doigt de sa future épouse une bague, regardée comme un gage d'union. Pour cette raison on a donné à cette bague le nom d'alliance.

Pour varier la mode, les artistes de l'antiquité eurent l'idée d'agrandir les anneaux de manière qu'ils puissent entourer le bras ; de là l'origine des bracelets. Les dames grecques et romaines très portées pour le luxe en mettaient plusieurs aux deux bras. Elles en portaient également au bas des jambes, les bracelets variaient de forme et de grandeur. Ils étaient en ivoire, en perles, en écaille... les plus simples en bronze, les plus riches en or et en argent ciselés et ornés de pierres précieuses.

Les bracelets n'eurent aucun succès pendant les premiers temps de la monarchie. Ils redevinrent à la mode au quatorzième siècle, et depuis, ils ont toujours fait partie des ornements féminins.

Sous le Directoire, les bracelets firent fureur. Comme les dames romaines, les élégantes portaient jusqu'à trois bracelets à chaque bras : un au poignet, un au-dessus du coude, le troisième près de l'épaule.

Une chronique du temps relate un bal où M^{me} Tallien, costumée en sauvage, avait des anneaux étincelants aux jambes et aux cuisses. Chaussée de sandales comme dans l'antiquité, ses doigts de pieds étaient garnis de bagues.

Acte de baptême. — On dit qu'un roi ancien ayant remarqué que des rameaux cueillis à son intention le premier jour de l'an, lui avaient été d'un augure favorable, ordonna qu'on lui en offrit ainsi tous les ans. Ils étaient coupés dans une forêt consacrée à la déesse de la force, « Strenna ».

La mode prit. On appela *Strenna* les présents du jour de l'an ; de là, *étrennes*.

Pour la vie. — Une paysanne, écrivant aux parents d'un nourrisson confié à ses soins, termine sa lettre par cette formule naïve :

« Je demeure avec respect, monsieur et madame, votre nourrice pour la vie. »

UNE PREMIÈRE DESCENTE EN ITALIE

IV

La vallée d'Ossola rappelle la vallée du Rhône mais avec infiniment plus de coloris. Comme celle-ci, elle est riche en tableaux dont se délecte le paysagiste ; mais, comme en Valais aussi, la longue route plate y laisse bien vite le piéton chaussé de souliers ferrés et portant son bagage sur le dos. Aussi est-ce avec joie que les pèlerins vaudois, sauf un, reprirent le chemin de la montagne. Celui qui nous quittait, rappelé à Lausanne par ses affaires, s'en allait par le Simplon. Nous l'accompagnâmes jusqu'à Domodossola et redescendîmes à Pié di Mulera, pour pénétrer dans le val Anzasca. De Saussure, le vainqueur du Mont-Blanc, y était venu un siècle avant nous. C'est lui qui, le premier, dans ses *Voyages dans les Alpes*, le fit connaître au grand public.

Cette vallée, écrit-il, est remarquable par sa beauté, j'oserais dire par la magnificence de sa végétation ; partout, excepté dans la partie la plus haute et la plus froide de la vallée, les chemins sont ombragés par des treilles qui les recouvrent entièrement, comme elles couvraient les allées des jardins de nos pères. D'autres treilles en étagères, soutenues par des murs, couvrent la pente de la montagne ; car dans tout ce pays on ne cultive la vigne que sous la forme des treilles. Mais dans les endroits où les flancs de la montagne, sillonnés par des torrents, forment des angles rentrant dont les faces sont susceptibles d'arrosements, on trouve des prairies ombragées par des châtaigniers d'une beauté vraiment admirable ; et souvent le torrent forme une cascade qui embellit encore ces magnifiques ombrages. Ce qu'il y a encore de remarquable dans cette vallée, c'est qu'elle n'a point de fond ; les deux pentes opposées se réunissent par leurs bases, et forment un angle aigu dans lequel coule l'Anza. Les nombreux villages qui peuplent la vallée sont presque tous situés sur les pentes rapides de la montagne ou sur de petits repos de ces mêmes pentes.

De Saussure n'exagérait pas. Les aspects variés du val Anzasca procurent une constante jouissance. Déjà la route elle-même, belvédère de vingt kilomètres établi en corniche sur plus d'un point, ne pouvait être mieux imaginée pour la joie des amants de la nature. Elle monte doucement d'un village à l'autre, sous les châtaigniers et les berceaux de vignes. Quand nous la parcourûmes pour la première fois, elle s'arrêtait à Ponte Grande, au milieu de la vallée. A partir de là, on cheminait sur un sentier muletier aussi pittoresque que raboteux et offrant de beaux coups d'œil sur le Mont-Rose, dont les sommets neigeux apparaissent avec d'autant plus d'éclat qu'ils ont comme cadre, au premier plan, les flancs boisés de la vallée.

De Ponte Grande se détache à gauche une petite route conduisant à Bannio, adorable petite ville avec des oratoires enfouis sous les châtaigniers, et d'où l'on gagne par des pâturages le col de Baranca. Ce passage, où notre bonne étoile nous guida l'année suivante, est celui qu'on prend pour descendre dans le val Mastallone, autre contrée féconde en paysages merveilleux. Fobello, sa bourgade principale, est égayée par le joli costume de ses montagnards : robe bleue à garnitures écarlates, chemisette à longues manches d'un blanc immaculé, mouchoir rouge sur les cheveux coquettement tressés.

Mais revenons à Ponte Grande. Quand nous y entrâmes, des femmes, juchées sur les arbres le long du chemin, étaient occupées à remplir leurs larges hottes, ou *cavagnes*, des feuilles qui forment la pâture des chèvres, car l'herbe est rare sur les rochers du bas de la vallée. Elles nous indiquèrent le sentier conduisant à des mines d'or qui occupaient jadis plus d'un millier d'ouvriers, mais à peu près délaissées à l'heure qu'il est. La plus fameuse de ces mines se trouvait à Pestarena. Nous rencontrâmes là

un unique mineur, aimable vieillard, qui bourra nos poches de cailloux verdâtres à paillettes dorées, d'où l'on ne tire plus guère qu'un gramme du précieux métal par tonne de minerai. « Vous avez là, nous dit-il, le germe de votre fortune ! » Et le plaisant bonhomme s'estima largement payé par quelques bouts de grandsons.

Si les hommes de l'Anzasca ne comptent plus pour vivre sur le produit des mines, ils se ratrapent peut-être sur le gibier. Nombreux semblent être les nemrods dans ce pays. Presque tous les estaminets portent une enseigne indiquant un rendez-vous de chasse. A la façade d'une misérable baraque se déroulait ce titre pompeux : *Albergo dei cacciatori di camosci del Monte-Rosa* (auberge des chasseurs de chamois de la Monte-Rosa). On nous y servit sous une tonnelle de la *gasora* (limonade) et un excellent vin rouge.

Une demi-heure après, nous débouchions sur le haut plateau de Macugnaga, en même temps que les ténèbres montant du fond de la vallée. La population de cette région descend des colons valaisans du 13^{me} siècle et parle encore leur patois germanique. Chose curieuse, à l'époque où les montagnards des bords de la Viège s'établissaient à Macugnaga, des habitants de l'Anzasca, expulsés sans doute par les intrépides Valaisans, s'en allèrent coloniser la vallée de Saas, et c'est ce qui explique les nombreux vestiges de la langue italienne émaillant le parler des gens du nord du Monte-Moro.

Macugnaga s'étale au pied même du Mont-Rose, dont les parois presque verticales s'élèvent d'un jet de plus de trois mille mètres au-dessus de la vallée, sans qu'aucune montagne intermédiaire rompe la vue de cette formidable muraille.

Le premier des hameaux de Macugnaga qu'on rencontre en montant le long de l'Anza, s'appelle Borca. C'est là que nous passâmes la nuit, dans une petite hôtellerie très bien tenue. A l'époque de Saussure, il était malaisé d'y trouver un gîte. Sauvages et défiant, les habitants se refusaient à loger les étrangers et n'avaient à leur offrir en fait de victuailles que du laitage et du pain de seigle vieux souvent de six mois, et qu'on ne pouvait couper qu'avec la hache.

Notre souper fut moins frugal, mais on mit à l'appât une ou deux heures qui nous parurent une éternité. Pour nous faire prendre patience, l'hôte nous apporta un gros fiasco d'un vin de Chianti dont le fumet et le velouté ne sont pas encore effacés de notre mémoire. A une table voisine de la nôtre, le jeu du tarot absorbait deux chasseurs de Ponte Grande et deux prêtres, le curé et son vicaire. Vieillard grassouillet, le curé portait une soutane fripée, et valdâtre comme un tronc d'arbre moussu. Lui seul ne jouait pas ; il se contentait de suivre la partie d'un regard vague et doux, en dodelinant de la tête. Mais le vicaire, jeune et vif, taillé en hercule, le visage allumé, se démenait bruyamment tenant tête aux chasseurs comme frère Jean des Entonneurs en présence des pillards qui vendangeaient le clos sacro-saint de l'abbaye. Ses cartes, il les abattait du même coup de poing avec lequel il raffait celles de ses partenaires et comme il gagnait à tout bout de champ, l'un des chasseurs finit par se fâcher : « Vous trichez ! » hurla-t-il. Mais le prêtre, sans se démonter et haussant les épaules : « *Non grida, Giuseppe, è la fortuna !* » (Ne t'époumonne pas, Joseph, c'est le hasard du jeu). Et la partie reprit, scandée par les mêmes reproches et par les mêmes placides répliques. Comment elle finit, nous l'ignorâmes, car on nous appela pour le rizotto à la milanaise ; mais nous dûmes voir encore le curé qui, voulant se relever, cherchait d'un regard inquiet son chapeau. Le bon prêtre finit par s'apercevoir qu'il était assis dessus.

(A suivre.)

V. F.